MOSSET FA TEMPS

SOUVENIRS D' ENFANT D'ADOLESCENT ET DE JEUNE CITOYEN PAR JACQUES, JOSEPH, ISIDORE RUFFIANDIS ENFANT DE MOSSET (2éme partie)

Nous retrouvons le jeune Jacques Joseph à l'orée du XXéme siècle, à l'aube de cette période de la vie française qui va devenir et rester pour certains privilégiés **"La Belle Epoque" des années 1900**.
Pour notre enfant de Mosset dont la famille a dû rejoindre la "riche" plaine agricole roussillonnaise afin de survivre par un travail acharné, ces années-là furent des années à la fois **laborieuses** –par l'aide relative apportée à ses parents métayers-, **ludiques** –par les jeux imaginés avec ses frères et sœur, ses copains, les parties de pêche dans la Basse…- **révélatrices de ce qui sera une de ses passions : la Musique** et **scolairement studieuses** car ce furent, avant tout :

LES ANNEES D'ECOLE

En 1898, je fus reçu au Certificat d'Etudes et en 1899, j'entrai à "l'Ecole Primaire Supérieure" qui était située au deuxième étage de l'école Lavoisier, rue de la Cloche d'Or. Monsieur Cauneille, mon vieux maître, m'avait si bien préparé que je pus, malgré mon jeune âge, faire bonne figure dans cette vénérable "Sup" qui a vu se former tant de belles générations de jeunes gens qui ont honoré notre beau Roussillon.
Nous avions comme directeur M. Joué, maître plein d'autorité et de bonhomie qui nous enseignait la morale, l'arithmétique et la musique, bizarre assemblage de matières. En musique, en particulier, il mettait une vraie chaleur communicative à nous enseigner les rudiments du solfège en nous scandant la mesure avec le bras gauche qui tenait en même temps le violon, et les rieurs même n'osaient pas trop se tordre ouvertement.
Un jour qu'il battait la mesure en balançant son corps d'avant en arrière, le mouchoir qui pendait aux basques de sa redingote noire flottait comme un pan de chemise ; un de mes condisciples, Montsarrat de Cabestany, ne put réprimer, à cette vue, un rire fusant qui lui valut un coup d'archet sur les doigts, suivi de cette remarque dont la colère déchirait la syntaxe : "*Et puis, tu iras dire à Madame votre mère que je t'ai frappé !*"
Brave Monsieur Joué ! Grâce à lui nous savions tous sur le bout des doigts l'arithmétique pratique et théorique et nous chantions à trois voix des chœurs classiques.
Il me donna, sans s'en douter, l'amour du solfège, puisque en troisième année j'achetai un ocarina pour mieux travailler l'intonation ; c'est ainsi que je commençai à avoir cet amour de la musique qui a été une de mes plus grandes passions. Il est vrai que je tenais cela de mon père qui avait toujours été un bon chanteur avant de devenir absolument sourd. En effet, après la quarantaine, il eut comme une paralysie du nerf auditif qui le ferma complètement à tous les sons.
Et quand, plus tard, je jouais sur le méchant violon que j'avais acheté pour trois francs chez un marchand de bric-à-brac, il suivait des yeux le mouvement de l'archet et ses yeux s' emplissaient d'une tristesse infinie.

Les professeurs adjoints de M. Joué, Messieurs Soler, Assens et Durand qui n'étaient pas riches en diplômes étant d'anciens instituteurs nommés au choix à ce poste, justifiaient amplement la confiance que l'Académie et la ville de Perpignan avaient mise en eux.
J'ai connu, dans ma longue carrière de maître d'école, bien des professeurs diplômés et décorés, aucun n'avait le goût du travail, le dévouement, l'amour des élèves et le souci de leur avenir com-

me l'eurent toujours nos vieux professeurs de la vieille "Sup".
Nous leur avions donné des sobriquets plus taquins qu'irrespectueux, nous surveillions attentivement leurs petites manies, mais jamais nous n'avons cessé de les aimer.
Je rencontre parfois à Molitg, M. Soler qui cultive ses pommiers malgré ses 85 ans ; je ne manque jamais de l'embrasser comme un parent très proche.
Il y avait aussi M. Rocafort, professeur de dessin et d'atelier, dont les brusques colères, occasionnées d'ailleurs par notre inconvenance de jeunes galapiats, s'extériorisaient en phrases d'un français assez douteux.

En 1900, l'école inaugura les superbes bâtiments construits sur la place de l'Arsenal (l'actuelle place Jean Moulin) et à cette occasion, le ministre de la Guerre, le général André, fut l'hôte de la ville.
Cette année-là, mes parents quittèrent le Haut Vernet et mon père entra comme granger au mas de la Tombe, près de la route de Thuir.
C'était une petite métairie située au milieu de vignes maigres, sur les bords de la petite rivière nommée la Basse que bordaient, à cette époque, des petits bosquets d'ormes et de peupliers.
Nous avons vécu là dix ans, jusqu'à ma deuxième année de Service Militaire.
Le corps du logis comprenait une bâtisse formant cave et pied-à-terre pour les patrons qui venaient y passer le dimanche en famille, et une sorte de masure basse, sans étages, sans plafonds, au sol simplement cimenté et divisée en trois pièces ; c'était notre habitation.
Une cuisine et deux chambres, c'était peu pour six personnes, cependant nous n'y avons pas été trop malheureux.
En été, nous courions la campagne après les heures de classe ; en hiver, le soir venu, nous nous rassemblions autour de l'âtre où le vent, passant par la cheminée trop basse, couchait les flammes dansantes. A une centaine de mètres du mas, encadrée par quatre cyprès hauts et noirs, s'élevait une tombe massive que l'ancien propriétaire avait fait élever au milieu des vignes et où il reposait sur cette terre qu'il avait aimée après l'avoir tant cultivée. Il m'en a causé des frayeurs ce caveau solitaire !
Le premier soir de mon arrivée au mas, je ne saurais jamais l'oublier.

Mon père avait, tout le jour, transporté du Haut-Vernet à notre nouveau logis, notre modeste mobilier et, à quatre heures, était venu me chercher à l'Ecole Supérieure. La nuit tombait ; nous parcourûmes la route de Thuir sombre à cause de sa haute voûte de platanes, puis nous prîmes à droite le chemin du Pas-de-la-Paille. Nous franchîmes la Basse sur une méchante "palanque" (passerelle) de planches branlantes, nous passâmes près de la Tombe dont l'aspect sous les nuages sombres du soir me fit frissonner et hâter le pas, et nous arrivâmes enfin à la petite métairie. Ma mère préparait tristement le repas du soir ; ce paysage nouveau, cette maison basse et mal commode nous causait à tous une triste impression.

Le lendemain cependant, le soleil venu, notre beau soleil qui égaye tout, l'espérance nous vint à tous. Notre vie fut vite organisée ; le père passait de longues journées aux vignes qui, en peu de temps, furent les mieux entretenues de la région ; ma mère s'occupait du ménage, cultivait un grand jardin qui bordait la Basse, soignait les poules, les oies et les lapins, faisait des lessives et trouvait encore le moyen d'aider mon père aux travaux viticoles. Pour gagner trente sous par jour, elle déchausselait les pieds de vigne, mettait de l'engrais, soufrait, sulfatait comme un homme. Et cependant nous allions à l'école tous les quatre, propres, partant à sept heures, tous les matins, et rentrant à cinq heures du soir, mangeant à midi un maigre déjeuner que nous emportions dans un "sarrou" (sac) de toile bleue.

Par tous les temps nous parcourions les trois kilomètres qui nous séparaient de la ville et je n'ai souvenance d'avoir manqué la classe que pour cause de maladie ou de pluie persistante.

Années de labeur régulier, loin des remous de la ville, loin des haines politiques, années heureuses, que vous êtes loin !!

Le jeudi et le dimanche, jours de grande liberté, nous commençions par remplir un grand sac d'herbe pour nos nombreux lapins puis, selon la saison, avec quelques camarades des métairies voisines, nous organisions de bonnes parties.

Il y avait Gaston Donnarel avec le fils de son patron, André Vignaud du papier à cigarettes "le Raisin de Pia", ensuite Raymond Caux dont la mère était une bonne musicienne, enfin Mouragues, si doux, toujours d'accord même avec les plus hargneux.

Au Printemps, nous jouions aux "Robinsons suisses" dans le bosquet de la Basse ; nous avions bâti sur un chêne qui surplombait la rivière, une cabane, c'était notre "Falkenhorst".

Plus tard, armés de flèches, d'arbalètes ou de sarbacanes, nous étions les sioux sur le "sentier de la guerre".

Enfin, souvent encore, trop souvent peut-être, nous dénichions les chardonnerets, les mésanges et les huppes qui bâtissaient leurs nids dans les grands ormes du bosquet.

En été, nous pêchions les goujons, chevesnes, anguilles et barbeaux qui pullulaient dans la Basse dont les eaux étaient fraîches et limpides, et dans un petit ruisseau qui était alimenté, près du Soler, par de nombreuses fontaines artésiennes.

Nous pêchions à la ligne, avec des engins de fortune fabriqués de bric et de broc, à la main, à la fourchette, à la nasse (al barbol), au verveux (filet de pêche en forme d'entonnoir)… Mes frères et moi nous fûmes en peu de temps des pêcheurs très adroits ; ah ! nous en avons fait des fritures au mas de la Tombe !! et au grand désespoir comique de notre mère, parce que nous dépensions trop d'huile, denrée toujours chère. Une année même, avec un bout de ligne de deux sous, je pris, au pied de notre chêne à Robinsons, une truite de 750 g que j'apportai triomphalement, le lendemain, à l'école Supérieure et que j'offris à Monsieur Soler, notre professeur de géométrie, pour qui j'avais une grande affection, parce qu'il était juste.

Dans le petit ruisseau des environs du Soler et de Toulouges, nous avions découvert des épinoches, gracieux petits poissons qui font un nid comme celui des oiseaux ; nous voulûmes, plusieurs années de suite, en élever dans des récipients en verre ; peine perdue ; comme certains oiseaux en cage qui n'aspirent qu'à la liberté, les épinoches ne tardaient pas à mourir et un beau matin, dans les bocaux transformés en aquariums, nous trouvions les petites épinoches à museau rose, le ventre en l'air, raidies.

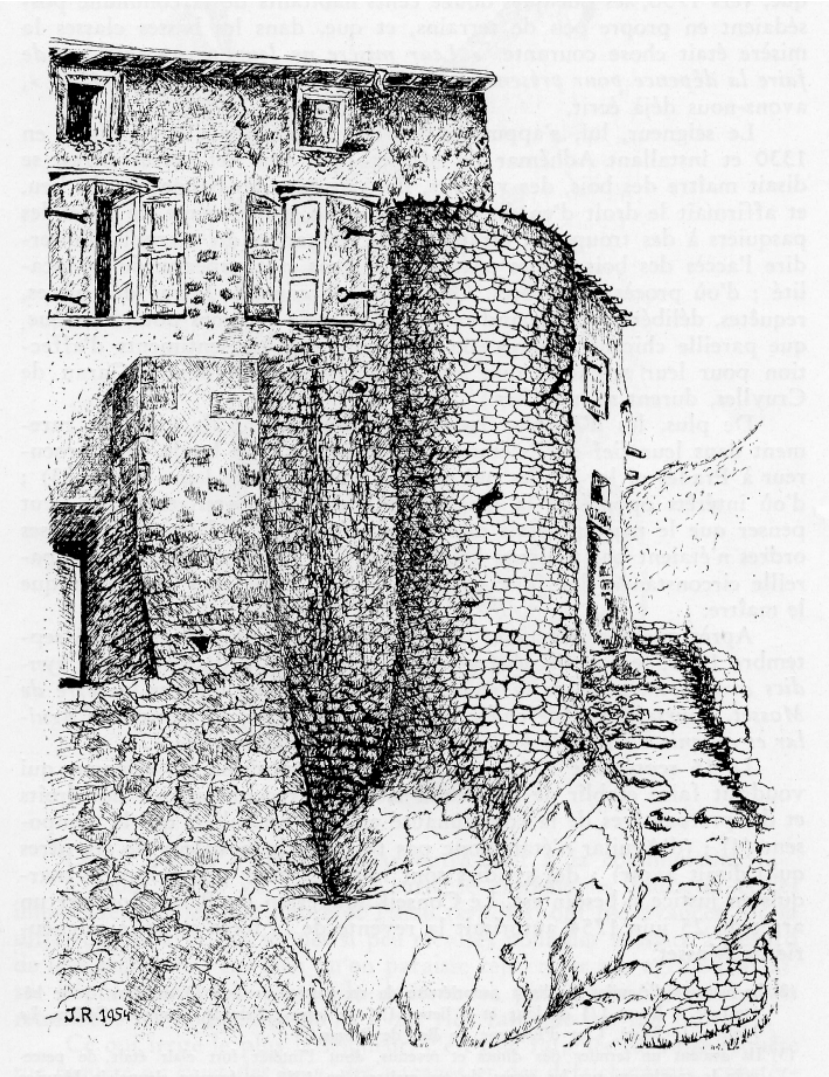
En Automne, après les vendanges que je faisais maintenant à côté de ma mère pour gagner quelque argent si nécessaire, nous allions grappiller tout le jour dans les vignes abandonnées par les "colles".

Nous nous gorgions de raisins sucrés et nous rapportions à la maison de pleins seaux de grappillons qui allaient servir à faire du raisiné. Ma mère savait faire cuire dans un grand chaudron de cuivre rouge le jus des raisins avec des tranches de coings, de melons et de pommes. Cela remplissait ensuite toute une série de pots qu'elle fer-

mait avec une collerette de papier blanc trempé d'eau de vie. L'hiver venu, nous avions là, nous les quatre affamés, de savoureux goûters.

En hiver, enfin, nous prenions des petits oiseaux au piège ou bien nous allions chercher près du mas Ducup, dans les fontaines artésiennes, du cresson dont nous étions très friands.

Ainsi, après les travaux scolaires, chaque saison apportait ses travaux et ses joies et nous grandissions tous les quatre, solides, robustes, un peu sauvages et timides, gênés quand nous étions en ville ou en société, et délurés et audacieux sitôt que nous étions en pleine campagne, dans notre élément naturel.



TOUR D'ANGLE

Nous étions un peu gauches aussi parce que nous nous sentions plus pauvres que beaucoup d'autres enfants que nous fréquentions, surtout à Perpignan.

Eté comme hiver, par la pluie ou le beau temps, nous portions une blouse noire de "retort", souvent rapiécée aux manches, et aux pieds des espadrilles à tresse bleue dites "espadrilles de chasseur".

Je n'avais mis une veste que le jour de ma première communion en 1898, et j'arborai une autre veste pour aller à l'école en 1903. C'était une veste grise qui avait endimanché mon père l'année de son tirage au sort ; elle était un peu râpée et percée par les mites, mais c'était une bonne veste tout de même et j'étais heureux et fier de ne plus traîner en ville une blouse noire comme les "petits".

Ah ! Nous n'étions pas gâtés par nos familles à cette époque ! Et quand je voulais acheter quelque objet personnel, cravate, casquette, je tâchais de travailler le jeudi avec mon père soit au clochage pour tuer la pyrale, soit au déchausselage, soit au soufrage… pour gagner quelques sous.

Une année, j'eus le culte de Victor Hugo ; qui ne l'a pas eu, de mon temps ? Pour me procurer Hernani, Ruy Blas, Marion de Lorme, les Orientales, la Légende des siècles… dans une édition populaire à 0 F, 25 le volume, j'économisai sou à sou sur mon petit déjeuner de midi, en cachette de ma mère.

De la même manière, je me procurai aussi, peu à peu, "Les Trois Mousquetaires", les œuvres de Gustave Aimard, puis d'innombrables livres de musique quand je fus pris par l'étude de cet art.

Ah ! la musique, que de bons moments je lui dois !

Encore aujourd'hui, je ne sais séparer mes souvenirs de jeunesse d'œuvres musicales entendues et comprises à cette époque heureuse : Mozart ne se sépare pas en moi des heures vécues en 1906-1909, Beethoven illumine toute ma vie de 1907 à 1938.

Je me vois encore avec un ocarina de neuf sous puis avec une flûte en celluloïd, puis une flûte traversière à clefs, puis enfin, en 1905, avec un violon que j'avais payé trois francs chez un brocanteur de la rue du Théâtre, apprenant seul le solfège à mes moments perdus.

(A suivre)